



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.fr

Philosophie, une collection dirigée par Jad Hatem

Partout où l'on annonce à grands cris la fin de la métaphysique et là même où l'on croit pouvoir enterrer en silence la libre pensée, c'est l'homme en la totalité de son être et en sa dimension de transcendance qui est en péril. Rien, d'une certaine manière, n'est plus vulnérable qu'elle car elle est tout l'homme. Elle s'expose à la déchéance car la liberté est son essence.

Insulté par Agamemnon, Achille est sur le point de s'emporter et de tuer son rival quand Athéna, venue l'apaiser, se place derrière lui et le retient par la chevelure. Il se retourne et la reconnaît seulement pour lui. La main qui guérit la passion est en même temps la main qui dessille les yeux. Par la conversion qu'elle opère, la sagesse est vision de l'invisible. « Nous sommes tous », dit Plotin, « comme une tête à plusieurs visages tournés vers le dehors, tandis qu'elle se termine vers le dedans par un sommet unique. Si l'on pouvait se retourner ou si l'on avait la chance d'avoir les cheveux tirés par Athéna, on verrait à la fois Dieu, soi-même et l'être universel ».

D.C.

ISBN : 978-2-336-29837-5

© Orizons, Paris, 2014

Heidegger
ou la détresse du monde

Critique de la raison systémique

Dans la même collection :

Monique Lise Cohen, *Récit des jours et veille du livre*, Orizons, 2008

Monique Lise Cohen, *Emmanuel Lévinas et Henri Meschonnic, résonnances prophétiques*, Orizons, 2011

Riccardo Di Giuseppe, *Le Voyage de Parménide*, Orizons, 2011

Jad Hatem, *La poésie de l'extase amoureuse, Shakespeare et Louise Labé*, Orizons, 2008

Jad Hatem, *L'art comme autobiographie de la subjectivité absolue, Schelling, Balzac, Henry*, Orizons, 2009

Jad Hatem, *Rupture d'identité et roman familial*, Orizons, 2011

Jad Hatem, *Barbey d'Aurevilly et Schelling*, Orizons, 2012

Gianfranco Stroppini de Focara, *D'Alexandre à Jésus*, Orizons, 2013

Laurent Millischer

Heidegger
ou la détresse du monde

Critique de la raison systémique



2014

Pour Marie, éternellement.

«Trouver la forme convenable, pour que l'éducation de la pensée ne soit confondue ni avec l'érudition, ni avec la recherche scientifique, c'est bien là la difficulté. Le danger reste surtout patent lorsque la pensée doit en même temps et toujours trouver d'abord son propre lieu de séjour. Car penser au beau milieu des sciences veut dire: prendre ses distances sans nullement les mépriser.»

M. Heidegger, *Le mot de Nietzsche « Dieu est mort »*.

Introduction
La détresse en acte

De l'actualité comme suspension

Commençons par un lieu commun, que Léon Bloy n'eût peut-être pas rechigné à inclure en son *Exégèse*, et que la panique philosophique contemporaine aime à s'envoyer en travers de la figure : « quelle pensée pour notre temps ? » L'idée que la pensée aurait à s'*adapter* au temps présent en vue d'y *convenir*, voilà bien l'incongruité majeure de ce temps, sorte de narcissisme inouï posant comme *principe* que la pensée elle-même serait devenue facultative face à l'énormité de l'accomplissement de l'époque, en conséquence de quoi elle n'aurait plus qu'à tâcher de s'y faire une petite place — comme on dit « se faire une situation ». Ne devrait-on pas déclarer plutôt « quel temps pour la pensée », en laissant suspendu le sens interrogatif ou affirmatif de la proposition, qui pourra signifier à la fois « quel sera le temps de la pensée ? » et « sale temps pour la pensée ! » ? Cela voudrait dire que ce temps est un temps de *suspension*. Mais suspension à quoi ? Par définition, une suspension est suspendue à sa résolution. Comment, alors, ce qui est suspendu pourrait affirmer son accomplissement ? Comment appeler la résolution tout en affirmant qu'elle est déjà là ? Se pointe ici une césure au cœur de la suspension propre à ce temps, qui ne peut avoir qu'une signification : cette suspension se tient comme processus d'actualité. Le temps présent est temps d'actualité,

par quoi sa question centrale serait bien la suspension propre à toute actualisation.

Le moins que l'on puisse dire, en effet, c'est que l'actualité n'est pas un concept «rare». Notre temps, à entendre ce qui s'y dit, et à le dire soi-même, est sans doute un temps particulièrement préoccupé, concerné par ce concept d'actualité, qui y est devenu proprement un nom commun, en même temps qu'un nom fondamental: le nom d'un fondement commun, répété quotidiennement comme tel. Cette répétition frappe de son insistance et de sa radicalité. Car enfin, notre temps est sans doute le premier où peut s'énoncer chaque jour sur la «place publique», devenue «sphère publique» — énonciation qui peut elle-même être effective ou non, qui peut n'en rester qu'à la virtualité du sous-entendu ou aller jusqu'à se prononcer réellement, mais dont l'énoncé est bien toujours actif, qui déclare en substance: «l'actualité nous tient en haleine». Nul doute là-dessus, nous sommes bien, nous les hommes du temps présent, c'est-à-dire de l'«hyper-modernité» qui s'est constituée sur les déflagrations sans précédent du XX^e siècle, les premiers humains à pouvoir faire une telle déclaration publique.

«L'actualité nous tient en haleine», c'est-à-dire l'actualité «tient» chacun de nous, elle fait tenir l'homme du présent, en même temps qu'elle soutient l'intégralité de son monde — en conséquence de quoi, par parenthèse, il convient alors d'adapter la pensée elle-même à cette tenue, le poncif trouvant ainsi son fin mot: «quelle pensée pour notre temps d'actualité?» Entendre quelque chose de cette extraordinaire et inédite préoccupation — inédite par son ampleur et la radicalité de son insistance — impose précisément d'en revenir au concept même de l'*actualitas* dont se nourrit le nom commun. L'actualité, dans la conformation même du terme, c'est l'être-actuel, en même temps que l'ensemble de ce qui est actuel. Elle est un mode d'être, et l'ensemble de tout ce qui possède ce mode d'être qu'est l'«être-actuel». Elle est donc un concept essentiellement ontologique, décrivant la relation d'un étant à son être comme «acte», et regroupant l'ensemble de tous les étants pris dans cette relation. Il faut alors se demander ce qu'est l'«acte» déterminant l'être-actuel. Qu'est-ce, donc, qu'être selon la relation à l'acte? Qu'est-ce que l'être qui procède de l'acte?

Tout de suite s'impose ici une distinction. Procède de l'acte ce qui y *participe*, ce qui est de la nature de l'acte lui-même, ce qui est « dans » l'acte, c'est-à-dire sa consistance, ce en quoi l'acte, proprement, consiste: ce qui procède de l'acte, c'est ce que l'acte « est ». Prenons un exemple simple: « je joue », à ce qu'on voudra, signifie d'abord le cours d'un jeu. L'accent porte sur le déroulement même; il pointe vers cela que s'effectue un jeu. L'être-actuel est alors déterminé comme « être-agissant », être actif, être dans le mouvement de l'acte. C'est l'*effectuation*. Mais d'autre part, procède de l'acte ce qui en *provient*, ce qui est le résultat de l'acte, ce en quoi l'acte s'actualise, ce qu'accomplit proprement l'acte. Dans notre exemple, c'est le jeu lui-même, comme réalisé par l'acte. C'est l'*accomplissement*. Ici s'éclaire un peu la suspension entre affirmation d'accomplissement et attente de résolution.

Cette distinction essentielle, nous allons la retrouver dans toutes les déterminations possibles du concept d'actualité. Elle est la nuance propre à ce concept, qui s'ouvre dès que le mot est posé. Elle se retrouve, par exemple, dans la traduction ambiguë de l'*actualitas* latine, qui adverbiallement donne l'anglais « *actually* », c'est-à-dire « en acte », « réellement », « effectivement », où l'on retrouve le premier bord de la distinction, celui de l'effectuation, et le français « *actuellement* », c'est-à-dire « présentement », « maintenant », dans l'accomplissement de la présence, où l'on retrouve le second bord de la distinction, celui de l'accomplissement. Cet exemple nous donne une indication sur la teneur de la distinction. Le concept d'actualité est ainsi un nœud où se relie intimement *l'être, l'effectif et le temps*. L'accomplissement ouvre en effet la dimension de la présence, en tant que ce qui s'accomplit se présente comme état présent provenant de l'acte: une telle configuration institue donc les trois dimensions du temps au sein même de l'acte, mais en centrant l'effectivité de l'acte sur le présent de ce qui s'accomplit. Mais ce présent, à son tour, n'est tel qu'en tant qu'il *provient* de l'acte lui-même tourné résolument *vers* l'accomplissement.

Ainsi, l'actualité comme accomplissement, ou plutôt être-accompli, recouvre ce que Heidegger avait, dans son maître-ouvrage *Être et Temps*, découvert sous le thème des « extases du temps », où le temps se révèle dans son essence propre comme horizon de l'être. Le

premier bord de la distinction, celui de l'actualité comme consistance de l'acte, donc effectuation, présente quant à lui une configuration différente du nœud de l'être, de l'effectif et du temps. Le temps n'y est, en effet, pas déterminé comme horizon de l'être, mais simplement comme dimension de l'effectuation, c'est-à-dire mouvement. La consistance de l'acte est l'effectuation, le mouvement vers l'effectif.

D'un côté, nous avons donc l'actualité comme déroulement temporel de l'acte dans la consistance de l'effectuation : le temps est alors simple transformation, le mouvement de l'effectuation. C'est le mouvement du jeu dans notre exemple, son déroulement. Dans cette première configuration, l'être est l'horizon du temps, en tant qu'être effectif. De l'autre côté, celui de l'être-actuel comme être-accomplí, l'actualité est la présentification de l'effectivité comme présence du présent, c'est-à-dire concaténation présente—entendons «actuelle»—de la provenance du «tourné vers» en quoi consiste la relation de l'accomplissement à l'acte. Dans cette seconde configuration, le temps est l'horizon de l'être, et l'«effectif» doit être alors pensé comme accomplissement. On le voit, la distinction présentée est tout à fait essentielle : en elle consiste la tension propre à l'actualité, comme lieu intime de la relation de l'être et du temps, dont l'effectif est la médiation. Aussi, la nuance en question peut à bon droit être considérée comme l'essence même de l'actualité, ce qui doit donc se retrouver dans toutes ses déterminations.

Or, qu'est-ce qu'une détermination de l'actualité ? De quoi dépend une configuration donnée de l'être-actuel ? Essentiellement, de ce à quoi l'actualité s'oppose. Déterminer, c'est délimiter. La configuration de l'actualité est donnée par la configuration de la relation «être actuel-être non actuel», actualité-inactualité. Trois déterminations fondamentales peuvent alors être détachées. La première—qualifions-la de «classique», ou «aristotélicienne»; c'est à la fois la plus importante et la plus fondamentale, qui constitue donc la référence, par l'intermédiaire notamment de la métaphysique médiévale, et spécialement thomiste—oppose l'acte à la puissance, et configure l'actualité comme *causation*. La seconde—«moderne», ou «hégélienne» au sens où c'est bien Hegel qui en a décrypté les plus extrêmes conséquences, en tant que fondement même de la «modernité» depuis Descartes—oppose *réel et virtuel*, assimilant

l'actuel au réel et l'inactuel au virtuel; la relation de médiation, dévolue à l'effectif, est ici tenue par le concept. Cette seconde détermination configure l'actualité comme *opération*. Enfin, la troisième détermination — « technique », ou « heideggérienne » — oppose le *dévoilement* à l'*événement*, liant l'actuel au dévoilement de vérité, d'une part, et l'inactuel à l'événement qui précède tout dévoilement, et qui en tant que tel a pour attribut essentiel le *retrait*. L'inactuel est alors essentiellement événement de présence ayant toujours déjà eu lieu avant tout processus d'actualisation du dévoilé, et restant par essence inaccessible au dévoilement. Cette troisième détermination de l'actualité configure cette dernière comme *manipulation*, ou *calcul*.

Revenons à la première configuration. L'actualité — dans sa double entente, dans sa nuance essentielle que nous avons décrite comme être-en-acte et être-accomplí — peut d'abord se présenter comme opposée à la puissance, que nomme le grec δύναμις (*dunamis*), dont Aristote a fait le principe de sa physique. On oppose ainsi la force, la puissance, c'est-à-dire la capacité, la possibilité inscrite mais non réalisée, car non mise en œuvre, à l'acte de la force, qu'Aristote nomme ἐνέργεια (*énergeia*), c'est-à-dire la mise en œuvre (*ergon*) de la capacité, la réalisation de la possibilité. L'acte est ainsi la venue, l'érection en son être propre de ce qui, par nature, est en mouvement, c'est-à-dire ce qui, pour être, doit s'accomplir.

Il s'agit là, on le voit bien, d'une détermination essentiellement *physique* de l'acte, en tant qu'elle se fonde systématiquement sur la *phusis* de la chose, sa « nature » au sens de sa venue à l'être comme arrachement à la pure puissance. Notons que l'on retrouve, chez Aristote, la nuance indiquée précédemment, sous la forme de la distinction *énergeia-entelechia*, l'entéléchie étant la forme accomplie, arrivée à la perfection de l'acte. Il n'est pas anodin qu'Aristote emploie parfois l'un pour l'autre, dès lors qu'il s'agit d'abord de déterminer l'opposition puissance-acte, et non pas de marquer la nuance interne à l'acte lui-même. Dans ce cadre essentiellement « physique », au sens indiqué, le processus d'actualisation comme arrachement à la pure puissance est processus de *causation*. Ce pourquoi, ne cesse d'indiquer Aristote dans sa *Métaphysique*, la recherche des causes premières est l'essence de la philosophie, en tant que cette dernière a précisément en garde de dire l'essence de l'être-actuel. Ainsi, la

théorie des quatre causes formelle, matérielle, efficiente et finale, n'est rien d'autre que la présentation des modalités de l'*énergeia*, des modalités de l'actualisation. L'*ἔξις* (*héxis*), la disposition, l'état physique, sujet du mouvement de l'acte, est alors la médiation de l'effectif.

À cette conception «physiciste» du concept ontologique d'actualité s'oppose une conception «spiritualiste»¹, pour laquelle la *phusis* elle-même n'existe que par la médiation du concept. Toute puissance ne peut plus être alors que puissance du concept lui-même, et l'être-actuel est univoquement la prise dans le concept de la chose actualisée. L'actuel est le concept, au même titre que le réel est le rationnel. Aussi l'actuel s'oppose-t-il au virtuel en tant qu'attente de la réalisation de l'acte comme venue au concept, à savoir son *opération*. L'ontologique est dans ce cadre, ramené à une simple configuration du et en vue du «spirituel en acte». C'est pourquoi ici, comme le rappelle Hegel dans la première partie de ses Logiques, l'être n'est que le plus bas degré de l'effectif, l'abstraction pure, le *néant*. L'ontologie fait ainsi place à la phénoménologie de l'Esprit, l'actualité à l'effectuation du concept. Le nœud de l'être, de l'effectif et du temps est ici concentré sur l'effectif, comme «unité de l'essence et de l'existence», à savoir la réalisation de l'Esprit—qui après la «préparation ontologique», occupe toute la seconde et principale partie de cette Phénoménologie—par et dans la médiation du concept, comme «l'absolument concret».

La détermination aristotélicienne de l'actualité laissait séparé l'être-actuel de sa pensée. Hegel les rend indissociables, mais au prix d'une circularité absolue de l'effectif sur lui-même, et donc au prix : 1) de la quasi-disparition de l'opposition actuel-inactuel, le «virtuel» n'étant plus qu'un état d'attente, la réalité brute—degré zéro de la réalité—avant toute prise par le concept ; 2) par conséquence du

1. Nous ne disons pas «spirituelle», un tel spiritualisme du concept pouvant fort bien passer pour un pur scandale spirituel, c'est-à-dire comme la forme la plus dégradée de la pensée de l'Esprit et de la conception de la médiation. Il n'empêche, et c'est ce que nous retenons ici, qu'il y a bien une «revendication» de l'Esprit, par laquelle la question de la médiation est rendue centrale. Cette distinction entre «spiritualisme» et «physicisme» applique à l'acte ce que l'opposition traditionnelle entre «idéalisme» et «réalisme» applique à l'être.

1), de la quasi-disparition de l'être-actuel lui-même qui, se trouvant réduit à l'effectif pur, n'est plus apte à tenir l'intime lien de l'être et du temps: le nœud se résolvant dans et par le concept, il disparaît purement et simplement dans le processus dialectique.

C'est pourquoi la troisième détermination revient sur la deuxième, mais en évitant l'écueil du physicisme radical. Au physique pur et au spirituel pur, elle oppose le *phénoménologique* pur. À la causation et à l'opération elle oppose la *manipulation* réciproque de l'être et du *Dasein* — «être-là» ou «être-le-là», c'est-à-dire l'existant en tant que l'étant concerné et préoccupé par son être, l'étant pensant donc. L'actualisation, comme venue en son être propre, est d'abord pensée comme sortie du «caché» par le don de la présence du présent, du dévoilé, événement absolument inapparent qui rend possible tout apparaître, tout *phénomène*. Ce qui apparaît en acte, le phénomène, provient du don de présence qui, en tant que ce pur don, se retire, reste hors du paraître. Cette distinction radicale de l'événement reposant sous tout acte et de l'acte de dévoilement, fait de tout apparent le simulacre de l'événement. L'actualité se voit ainsi identifiée à la phénoménalité fondée dans l'événement inapparent². Or une telle configuration présente le risque ontologique par excellence, à savoir que l'apparaître n'apparaît que dans l'oubli du don qui le rend possible. Oubliant sa venue en présence, l'actuel se fait alors pur acte d'auto-détermination, d'auto-imposition sur fond d'événement oublié. Dès lors, l'actualité de l'acte est sommée d'investir l'intégralité de l'étant. La question de l'actualité devient ainsi la question ontologique par excellence: le fondement du «Monde», en tant que lieu pour tout apparaître, pour toute venue en présence.

Cette détermination, nous l'avons dit, se fonde sur l'opposition, radicalement nouvelle, de l'acte et de l'événement: l'événement précédant tout acte, et tout acte n'étant véritablement acte que dans l'oubli de l'événement qui le rend possible. Dans ce cadre, l'actualisation consiste en une *manipulation*, au double sens de transformation calculée et de simulacre. L'acte manipule la chose pour la rendre artificiellement et illusoirement autonome et indépendante de

2. En quoi la phénoménologie heideggérienne est bien, selon l'ultime formule paradoxale du séminaire de Zähringen, une «phénoménologie de l'inapparent».

l'événement dont elle provient pourtant, en quoi il est, en son essence même, *simulacre*. Le phénomène est le simulacre « en acte ». On voit combien l'être-actuel est ici porteur d'une profonde ambiguïté, qui n'est rien d'autre que la réactivation de la nuance introduite au départ. *En deçà* des oppositions catégorielles actuel-virtuel, acte-puissance, réalité-possibilité, l'événement est le Possible comme tel, qui donne en se retirant : son retrait est ainsi la condition même du monde. Or l'effectuation du monde, c'est-à-dire son actualité, est son arrachement au Possible, et autonomisation de soi dans la présence. Aussi l'actualité est-elle en son essence destruction de ce qui la rend possible. Toute l'ambiguïté est là : entre forçage de l'effectuation et attente de l'accomplissement, l'être-actuel est proprement suspendu aux possibilités de son propre désastre. Comme effectuation, être-en-acte, il manipule le nœud de l'être, de l'effectif et du temps, pour ne faire du temps que le simple mouvement de la réalisation de l'effectif, s'interdisant à lui-même tout accomplissement dans l'horizon du temps comme *provenance* de l'acte et *tour vers* l'être-accompli — en un mot : œuvre.

Ainsi, avec cette troisième détermination, qui marque le devenir de la question ontologique de l'actualité comme fondement même du monde, c'est-à-dire de la venue en présence, ce qui était au départ déterminé comme nuance interne essentielle à l'être-actuel, à savoir la nuance effectuation/accomplissement, est devenue *contradiction* interne qui, en tant que l'être-actuel doit désormais plus justement se nommer être-monde, « mondanité », est également contradiction à la fois interne et externe : elle est la contradiction du monde lui-même, où domine l'effectuation pure d'un « faire » qui s'interdit tout « devenir-œuvre ». L'*ergon* n'y est plus qu'effectuation sans œuvre, par quoi se signe la détermination *technique* de l'*actualitas*. La disjonction absolue de l'effectuation et de l'accomplissement devient le fondement même du monde comme tout de la phénoménalité, en soi contradictoire. Cette contradiction fondamentale contraint alors l'être-actuel à la suspension perpétuelle entre le forçage réitéré de l'effectuation et l'horizon rendu inatteignable de l'accomplissement. Que le pur « faire »³, le forçage de l'effectuation, la pure production,

3. La *Machenschaft*, qui fonde et oriente l'intégralité des *Beitrag*e, les *Apports* à la philosophie.